Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: - (1982)

Heft: 2

Artikel: Le réel comme représentation

Autor: Gaillard, Françoise

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-870880

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE RÉEL COMME REPRÉSENTATION

Commentant un passage de *Bouvard et Pécuchet*, dans lequel les deux personnages, déçus par les ouvrages érudits et désespérant de pouvoir connaître la réalité, se mettent à lire des romans historiques, l'auteur ouvre une réflexion sur la question du réel, de sa représentation, sur celle des conditions qui président à la connaissance, sur le rôle de l'imagination dans le savoir. On découvre que la fiction «réaliste», loin d'être une imitation de la réalité, la produit selon ses règles propres.

Ce qui du réel nous paraît, aujourd'hui, s'offrir à la perception est la désorganisation et le désordre: le contingent. Comment dès lors ne pas soupçonner que le contingent est, pour la réalité empirique, la forme même de sa nécessité? [1] Comment ne pas mettre en doute l'hypothèse qu'il est de la nature du réel d'être intrinsèquement connaissable, par suite mimétiquement représentable?

Faisons travailler cette hypothèse.

Portant sur la nature de la réalité empirique, sa mise à l'épreuve ne peut se faire que par le truchement de l'expérience. Soit donc un exemple, dont le caractère fictif, parce qu'emprunté à la fiction, ne doit pas rendre aveugle à sa valeur exemplaire.

Bouvard et Pécuchet, ces éternels cobayes de notre réflexion, se trouvent, après une journée particulièrement fertile en déboires intellectuels et domestiques, amenés à prendre brutalement acte de la résistance du réel à la connaissance:

> Le soir, quand ils furent calmes, ils reprirent ces événements, se demandèrent qui avait bu le calvados, comment le meuble s'était brisé, que réclamait Mme Castillon en appelant Gorju, — et s'il avait déshonoré Mélie?
>
> — Nous ne savons pas, dit Bouvard, ce qui se passe dans notre ménage, et nous prétendons découvrir quels étaient les cheveux et les amours du duc d'Angoulême! [2]
>
> Pécuchet ajouta: — Combien de questions autrement considérables, et encore plus difficiles!
>
> D'où ils conclurent que les faits extérieurs ne sont pas tout. Il faut les compléter par la psychologie. Sans l'imagination, l'Histoire est défectueuse.
>
> — Faisons venir quelques romans historiques! [3]

On a frôlé la catastrophe: ce grossier défi de la réalité à la cognition eût pu tuer toute *libido sciendi.* Fin de l'histoire par résignation ou indifférence des héros. Une telle supputation avoue sa méconnaissance de la composition d'un récit que chaque déconvenue fait rebondir. L'échec dans *Bouvard et Pécuchet* est élastique; ce n'est pas un mur mais un tremplin. On ne s'y cogne pas, on en reçoit une impulsion nouvelle. Voici donc nos acrobates du savoir lancés pour expérimenter d'autres tours de la connaissance.

Ils ne savent pas que ce rebond aura un rebondissement imprévu, tellement imprévu qu'il passe inaperçu. Ce qui les attend cette fois, ce n'est pas la découverte d'un nouveau pan du savoir, mais rien moins que la réinvention d'une théorie de la connaissance.

En apparence rien que de convenu dans la chute de ce chapitre. Encore une fois l'échec d'une expérience particulière débouche sur le constat d'une ignorance à laquelle il suffit alors de remédier. «S'ils avaient su!» Le futur de leurs aventures s'écrit à l'irréel du passé. On comprend que le découragement intellectuel ne soit jamais que passager; la foi trouve tout naturellement à se restaurer dans la certitude que la solution réside quelque part dans la bibliothèque. Flaubert ne nous a que trop habitués à ces clausules qui, attribuant la responsabilité d'un échec à l'incomplétude des connaissances, déplacent ses héros vers d'autres rayons du savoir, ce qui, soit dit en passant, opère la relance du récit.

Curieux toutefois que ni Bouvard ni Pécuchet n'aient jamais pris conscience que ce déplacement les éloignaient toujours davantage du point de leur questionnement originel. Au fait quelle était la question?

— «Qu'en est-il du savoir?» Dans ce cas le parcours encyclopédique tient lieu de réponse.

— «Qu'en est-il de la réalité?» Dans ce cas la série de leurs échecs constitue elle aussi une réponse, négative bien sûr.

Ni l'une ni l'autre de ces questions cependant n'est véritablement la leur, dans un premier temps du moins. Ce qui les intéresse n'est ni le savoir sur le savoir, ni même, paradoxalement, le savoir sur la réalité, mais plutôt, semble-t-il, le rapport qui unit savoir et réalité. Ils sont curieux à l'endroit de leur articulation, d'où cette infatigable mise à l'épreuve de la réalité des différents savoirs. Ce qui les conforterait serait une conformité entre les choses et les discours qui les prennent en charge, entre le réel et sa représenta-

tion. Toute distorsion, tout décalage, toute dissemblance provoquent une déception dont l'onde de choc épargne longtemps le savoir en soi. Nécessité de la fiction, dira-t-on, qui, autrement, avorterait avec la quête qui la soutient après quelques essais infructueux. Peut-être... mais le propre de la fiction, c'est que la nécessité y fait sens.

Les savoirs ne rendent pas compte du réel qu'il leur est donné à eux, Bouvard et Pécuchet, de voir? soit! A cela plusieurs causes:

— la parcellisation de leurs connaissances, d'où leur obsession de l'encyclopédisme (vieux fantasme qui fait du cercle l'image de la totalité, et de la circumnavigation l'équivalent de la totalisation);
— l'inévitable limitation de toute élaboration individuelle, qui n'a que trop souvent fait basculer la science dans l'opinion, la subjectivité du savant envahissant l'objectivité requise par sa fonction;
— l'immaturité, ainsi que l'inégal développement des disciplines scientifiques elles-mêmes, etc.

Aucune de ces raisons, comme on le voit, ne met en question ni qu'il y ait quelque chose à savoir, ni que ce «quelque chose» ne soit précisément la réalité. La critique s'arrête au seuil de la croyance dans le caractère immédiatement appréhendable de la réalité.

Que les savoirs soient, les uns après les autres, disqualifiés par leur mutuelle contrariété ou par leur évidente contradiction avec leur objet prétendu, peut exaspérer parfois leur patience, mais jamais ébranler leur foi. Cet entêtement (aveuglement?) est un des grands ressorts du comique, et toute la drôlerie des chapitres qui précèdent l'expérience cruciale que nous analysons, tient à l'obstination de Bouvard et de Pécuchet à faire coïncider la réalité empirique avec ses représentations livresques (le savoir), laquelle n'a d'égal que l'obstination de cette même réalité à dénoncer toute ressemblance à ce à quoi on veut la faire ressembler.

Or, voici que, par leur désir de «fixer l'histoire», d'établir la vérité d'un personnage historique, le duc d'Angoulême, les deux compères sont mis en situation d'être, pour une fois, producteurs, et non plus consommateurs de représentations: ils sont amenés à découvrir une nouvelle modalité de la résistance têtue de la réalité empirique à toute intellection. Cette fois, elle ne refuse plus de *se*

conformer à un sens pré-établi (un savoir sur elle), mais tout simplement de *prendre sens*, de signifier. Il leur faut bien se rendre à l'évidence, les «faits extérieurs», le donné brut de l'expérience, bref, ce que l'on appelle généralement «la réalité», ne s'organise spontanément ni en signification, ni en vérité.

Le réel, ou ce qu'il convient de nommer tel, n'est qu'un ensemble incohérent de propositions énigmatiques: le duc d'Angoulême «avait-il les cheveux plats, ou bien crépus»? «qui avait bu le calvados»? etc. Autant de questions insignifiantes qui finissent pourtant par poser au réel la question fondamentale de sa signification: non pas *ce qu'*il signifie, mais *s'il signifie*.

Bouvard et Pécuchet, en cette soirée d'accalmie après l'orage, en sont arrivés à l'heure des grandes intuitions philosophiques. Leur problème ne concerne pas seulement la chevelure changeante d'un duc (insignifiant de surcroît) ni le sort réservé au contenu d'une bouteille de calvados, mais toute l'histoire de la métaphysique, puisqu'il y va de rien moins que des conditions de possibilité de la connaissance de la réalité empirique, des phénomènes.

Les voilà qui, tranquillement assis, viennent de lever à leur tour le lièvre kantien, et, sans le savoir, de faire leurs premiers pas sur la piste de la critique de la raison pure: d'où vient que nous ne puissions connaître immédiatement la réalité empirique? Le soupçon les effleure que «connaissable» n'est peut-être pas un prédicat du réel, mais une qualité ajoutée par sa représentation, un effet, un produit de la représentation: «D'où ils conclurent que les faits extérieurs ne sont pas tout. Il faut les compléter par la psychologie. Sans l'imagination, l'Histoire est défectueuse.»

Jusque-là les messages qu'ils recevaient du réel leur demeuraient indéchiffrables. A cela une explication: il leur manquait le chiffre. Ils repartaient donc pour une interminable enquête... Mais si cette certitude du manque n'était qu'un effet de leur désir de sens? qu'il n'ait *jamais rien manqué*? qu'il soit de la nature du réel d'être «indéchiffrable», tout simplement parce qu'il n'est pas chiffré? Ce qui, curieusement, ne veut pas dire qu'il ne doive faire quand même l'objet d'un déchiffrement, mais que le chiffre lui est une valeur ajoutée.

La brève incursion de Bouvard et de Pécuchet dans les arcanes de la mnémotechnie, parodie de l'activité symbolisante qui est à l'origine de toute connaissance, eût pu, eût dû, les mettre sur la voie de cette révélation: le sens n'est pas un attribut du réel, il lui est attribué par l'imagination, prise dans l'acception de faculté

imageante, productrice d'images, c'est-à-dire de *représentations*.

Passer d'imagination à image, puis de là à représentation, c'est, dira-t-on, aller vite en besogne. Il convient donc de préciser que ce rapprochement n'est pas nôtre; qu'il a toute une histoire, celle de la métaphysique. Citons (presque) au hasard: *imagination:* «pouvoir que chaque être sensible sent en soi de *représenter* dans son cerveau les choses sensibles» (*Dictionnaire philosophique* de Voltaire). Plus proche de nous: Bergson, pour qui le propre de l'imagination est de produire des images et des représentations qui constituent l'objet véritable de la connaissance. L'ambiguïté provient de ce que dans un cas il y a deux termes, l'un pour désigner la fonction: *l'imagination*, l'autre pour désigner le produit: *l'image*, alors que le mot «représentation» s'emploie indifféremment pour la fonction et pour le produit. Cette confusion entre le sens passif et le sens actif n'a pas peu contribué à opacifier le phénomène de la connaissance.

Revenons sur la «conclusion» de Bouvard et de Pécuchet, sur la leçon qu'ils tirent de cette aventure intellectuelle, elle est toujours d'actualité: «Les faits extérieurs ne sont pas tout.»

C'est clairement désigner une insuffisance du réel du côté du Tout. Le remède n'est pas à chercher dans un complément d'information, fût-il d'ordre psychologique, mais bien dans ce supplément de réalité que l'imagination (c'est-à-dire leur représentation imagée) apporte aux faits: «Sans l'imagination, l'Histoire est défectueuse.» Nous accordera-t-on de traduire: sans mise en images l'Histoire est défectueuse, sans l'accomplissement imaginaire par un sujet l'Histoire est défectueuse, sans représentation l'Histoire est défectueuse.

Ainsi pour faire sens, ou pour faire Tout (chez Flaubert c'est tout un), le factuel, le donné, doit être investi par l'imaginaire qui opère la médiation entre lui et l'entendement. La représentation, qui est toujours une feintise, une fiction, étymologiquement parlant, est le détour obligé de toute connaissance, car il n'y a pas de savoir sans passage de l'empirie au concept (image ou représentation de la chose dans l'entendement). Et ce «passage» est une opération de régulation, de législation. En un mot, la représentation est bien ce qui mime le réel, mais *dans l'ordre*! Est-ce encore mimer? s'agit-il encore d'une mimesis?

Merleau-Ponty le disait en des termes plus savants que ceux de Bouvard et de Pécuchet: «Il y a signification lorsque les données du monde sont par nous soumises à une déformation cohérente.»[4]

Pas étonnant dès lors que la fiction (au sens littéraire du terme cette fois), laquelle n'est jamais qu'un produit de la cancérisation de la faculté représentative, «nous fasse part, comme l'écrit W. Iser, de quelque chose sur la réalité»[5].

Le «quelque chose», par son caractère restrictif, est même en trop. La fiction fait part de la réalité, la fiction est *le faire part de réalité de la réalité*.

Bouvard et Pécuchet n'avaient, ce soir-là, rien découvert d'autre; cela s'appelle la fonction cognitive de la fiction.

Que de chemin ils ont parcouru, sans trop s'en rendre compte du reste, depuis ce jour où, confiants dans la théorie de la mimesis, ils avaient mûri le projet historiographique qui devait les conduire à cette réflexion sur la fonction de l'imagination. La chose avait pris corps sous le signe de l'imitation: «Cependant, on pourrait prendre un sujet, épuiser les sources, en faire bien l'analyse, puis le condenser dans une narration, qui serait comme un raccourci des choses, reflétant la vérité tout entière. Une telle œuvre semblait exécutable à Pécuchet.»[6]

A noter qu'une certaine fréquentation des livres leur avait déjà appris qu'imiter signifiait: réduire. Les termes qu'ils emploient en font foi: «condenser», «raccourci». En cela ils sont moins naïfs que Félicité, la servante au cœur simple, qui, elle, s'étonnait de ne pas découvrir sur la carte coloriée du pays où il avait débarqué «la maison où demeurait Victor»; ou moins rusés que Borgès qui exploite le fantastique du délire miméticien dans cette fable où les cartographes d'un empire en établissent la carte de façon si précise et si fidèle qu'elle finit par recouvrir exactement la surface territoriale; on sait ce qu'il en advient... Bouvard et Pécuchet, eux, ne prétendent pas à la représentation à l'échelle, seulement *à l'identique*. Ils conçoivent la représentation comme un travail de miniaturiste. Le miroir qu'ils voudraient promener le long des chemins (de l'Histoire), s'ils avaient lu Stendhal, serait un miroir amenuisant; pas même, ce serait plutôt une chambre claire, ce petit appareil constitué d'un prisme à réflexion totale qui permet, notamment, de reproduire une image en dimension réduite. Somme toute, leur théorie de l'imitation est une théorie du modèle réduit, leur mimesis une homotéthie: «Un raccourci des choses reflétant la vérité tout entière.» Mais qui dit modèle (fût-il réduit) suppose un original, ce qui pose donc deux entités distinctes: le réel et la copie, le représentable et sa représentation. En bonne logique il semble donc qu'il y ait entre le premier et le deuxième terme une relation d'antériorité: le réel objet de la

représentation préexiste à sa copie, il la précède non seulement de fait, mais de droit, il a la préséance sur elle. Toute pensée de la référence témoigne de la sorte d'une attitude de respect, de révérence pour le réel; toute pensée de la référence a intériorisé l'illusion de la représentabilité du réel pour en faire le signe même de sa réalité. La représentation qui se veut ou se croit mimétique est la servante docile de cette trompeuse métaphysique.

L'échec de Bouvard et de Pécuchet, historiographes et chroniqueurs au service de la vérité, a eu au moins cela de bon, qu'il leur a fait découvrir une tout autre loi de la théorie de la connaissance dont nous empruntons ici l'énoncé à M. Serres: «Le réel est l'horizon de tout savoir [nous pourrions ajouter de toute représentation], non la référence initiale de son exercice.»[7] Comment, en effet, le réel précéderait-il, dans la connaissance, sa représentation, puisque c'est elle qui l'accouche de sa réalité, qui le *réalise*.

Les (entr')aperçus de Bouvard et de Pécuchet qui, à la date, font écho aux thèses du schopenhauerianisme ambiant, portent un rude coup à la notion de référence, soubassement ou pierre d'angle de nombre de constructions contemporaines sur la représentation; mais ils ne confirment pas pour autant les hypothèses d'autres bâtisseurs de systèmes, sur l'autoréflexivité des représentations en matière d'art et de littérature. Car la représentation opère bien toujours le réel; et l'opération qu'elle lui fait subir n'est pas seulement esthétique, elle ne le rend pas simplement plus beau, elle est aussi cognitive, elle *le rend connaissable*. S'il y a donc bien toujours un référentiel, ce ne peut être, pour revenir à Kant, que le schème d'organisation du réel. Il suffisait d'abandonner le point de vue de l'ontologie pour celui de la cognition pour que représentation (ou même fiction) et réalité ne forment plus un couple antinomique, mais apparaissent dans un rapport de nécessaire corrélation. C'est ce qu'avec Bouvard et Pécuchet nous apprenons à réapprendre.

*

La décision finale: «Faisons venir quelques romans historiques!» s'interprète à première lecture dans le sens de la fuite en avant qui caractérise Bouvard et Pécuchet; avec, cette fois, un semblant de dérobade, ce qui ne leur est guère habituel. La fuite en avant serait-elle en l'occurrence une fuite tout court? seraient-ils fatigués de chercher? Pas de meilleur refuge contre les déceptions que l'absorption dans la lecture, infatigable pourvoyeuse de

rêves; rien de tel, pour échapper aux taraudantes questions de la réalité quotidienne ou historique, que de se plonger dans les romans, fussent-ils, ô ironie, historiques! Le remède est éprouvé — trop! Ce serait donc faire injure à Bouvard et à Pécuchet que d'interpréter dans ce sens convenu leur résolution. Tout ce que nous avons dit précédemment doit nous mettre sur la piste d'une autre interprétation. Ce que Bouvard et Pécuchet attendent de ces romans est totalement étranger aux idées reçues sur la lecture-évasion. De la fiction, ils n'espèrent pas quelque échappée hors du réel, mais, bien au contraire, une voie d'accès à ce même réel. Et le plus étonnant, c'est que pour une fois ils ne se sont pas trompés. Leur euphorie est révélatrice: ils ont touché au but, ne serait-ce qu'un instant, le temps de la lecture. Ils éprouvent, au premier contact avec le roman historique, ce qu'aucun réel n'avait jamais su produire en eux: une hallucinante impression de réalité.

> Ils lurent d'abord Walter Scott.
> Ce fut comme la surprise d'un monde nouveau.
> Les hommes du passé, qui n'étaient pour eux que des fantômes ou des noms, devinrent des êtres vivants, rois, princes, sorciers, valets, gardes-chasse, moines, bohémiens, marchands et soldats, qui délibèrent, combattent, voyagent, trafiquent, mangent et boivent, chantent et prient, dans la salle d'armes des châteaux, sur le banc noir des auberges, par les rues tortueuses des villes, sous l'auvent des échoppes, dans le cloître des monastères. Des paysages artistiquement composés entourent les scènes comme un décor de théâtre. On suit des yeux un cavalier qui galope le long des grèves. On aspire au milieu des genêts la fraîcheur du vent, la lune éclaire des lacs où glisse un bateau, le soleil fait reluire les cuirasses, la pluie tombe sur les huttes de feuillages. *Sans connaître les modèles, ils trouvaient ces peintures ressemblantes, et l'illusion était complète.* [8]

Les voilà donc transportés, tout à la fois enivrés et déplacés dans un autre univers. Ils sont mouillés par la pluie qui tombe sur les huttes de feuillages, vivifiés au milieu des genêts par la fraîcheur du vent... Le passage à la forme pronominale «on» signe cette participation, signale ce moment où l'écran de papier du livre est traversé, où le lecteur entre dans l'univers de la fiction — ce que l'on appelle la lecture active? Aucun doute, Bouvard et Pécuchet sont bons lecteurs, comme on dit bon public. Le sommes-nous autant? Notre «surprise» en tout cas est moindre, car rien que de convenu dans cette scène. Tous les stéréotypes de

l'effet de lecture sont exploités, et aussitôt surgissent des récits de semblables expériences: J.J. Rousseau: «Je me croyais grec ou romain. Je devenais le personnage dont je lisais la vie.»[9] J.P. Sartre: «Quand je les [les livres] ouvrais j'oubliais tout: était-ce lire? Non mais mourir d'extase: de mon abolition naissaient aussitôt des indigènes munis de sagaies, la brousse, un explorateur casqué de blanc. J'étais *vision*, j'inondais de lumière les belles joues sombres d'Aouda, les favoris de Philéas Fogg... A cinquante centimètres du plancher naissait un bonheur sans maître ni collier, parfait.»[10] On pourrait multiplier les exemples: à croire que ce lieu commun est une scène obligée, sinon primitive, de l'enfance d'un écrivain. S'y révèle une hypersensibilité aux représentations qui est comme la marque de sa prédestination. Et le soupçon nous vient que Flaubert a peut-être prêté à Bouvard et à Pécuchet ses propres (et mythiques) réactions enfantines...

Reste que ces rapprochements, qui s'imposent d'eux-mêmes, ont un effet leurrant. Dans l'expérience rapportée il y va aussi de tout autre chose que du stéréotype de la lecture. Nous sommes au cœur de la problématique précédente, à ceci près qu'elle est ici traitée par l'exemple, et non laissée au vague de la supposition ou à la gratuité de l'assertion: «Sans l'imagination, l'Histoire est défectueuse.» Cette scène est en quelque sorte démonstrative. De quoi? du pouvoir hallucinogène de la représentation? Auquel cas elle ne se distingue en rien du lieu commun abondamment répertorié, et, de plus, ne répond pas à l'attente précise de Bouvard et de Pécuchet. En fait, si cette scène démontre quelque chose, c'est le rôle de *révélateur* de la représentation — pas, toutefois, au sens photographique du terme: révélateur, solution qui rend visible une image latente. La métaphore ferait croire à un être-là de l'image dans le réel, elle reconduirait une illusion, souvent entretenue, par ce qu'elle assure de la représentabilité du réel. Si la représentation est bien une sorte de révélateur du réel, c'est en tant qu'elle le met en image(s): la représentation fait venir à la conscience, à la connaissance, ce qui, faute précisément d'image, n'avait pu y avoir accès.

C'est exactement ce que produit, en Bouvard et en Pécuchet, la lecture de Walter Scott. Et s'il faut trouver dans la littérature un correspondant à cette scène, nous chercherons du côté de chez Proust, dans l'épisode de la petite madeleine, tel du moins que nous le comprenons à la suite de C. Rosset[11], c'est-à-dire comme une subite prise de conscience de la réalité d'un réel non réalisé, car non représenté, sur le moment. Rien à voir avec une réminis-

cence qui serait retour à la mémoire d'une représentation antérieure. Ecoutons le narrateur nous faire part de cette expérience étrange: «Et je recommence à me demander quel pouvait être cet état inconnu, qui n'apportait aucune preuve logique, mais l'évidence de sa félicité, de sa réalité devant laquelle les autres s'évanouissaient.»[12]

Ceci est en tous points semblable à ce qu'éprouvent Bouvard et Pécuchet: jubilation et sentiment intense de réalité; jubilation à ne pas confondre avec le banal bonheur du dépaysement produit par leur lecture. Ce bonheur-là, au contraire, est le fait d'un «re-paysement»: non pas les retrouvailles avec leur pays réel, celui où la chevelure des ducs est changeante, et où les bouteilles de calvados se vident mystérieusement, mais le retour au *vrai* pays (pays du vrai) dont ils sont les exilés nostalgiques, celui où les choses sont dans l'ordre, dans l'ordre des choses. Et si ce monde les surprend, c'est aussi d'être sans surprise.

> Ce fut comme la surprise d'un monde nouveau.

A noter, d'emblée, que ce «monde nouveau» n'est pas un «nouveau monde»: par «nouveau», il faut comprendre *nouvellement vu*. Car ce monde, il leur avait été donné d'en rencontrer tous les composants dans les livres d'histoire qu'ils dévoraient compulsivement. Mais, à l'époque, tous ces personnages, toutes ces dates, tous ces faits ne leur avaient pas semblé faire «monde», constituer un système organisé, parce qu'ils n'avaient pas réussi à faire image en eux. Aussi ne les connaissaient-ils pas, pour autant que connaître reçoit pour première définition: être capable de former l'idée, le concept, l'image de... Cela tenait à leur inconsistance, leur désordre, leur incohérence, leur invraisemblance, leur manque de stabilité et de certitude (tous défauts étrangers à la représentation), et nous valait tel commentaire désabusé: «Jamais l'histoire ne sera fixée.» Mais fixation et fixité sont de purs effets de la représentation, non des attributs du réel historique. Tout sentiment de déréalisation du réel tient à cette confusion.

*

Et voilà que l'Histoire insaisissable et irreprésentable, vient à être «fixée» par la fiction scottienne. D'un coup, ils prennent

conscience de sa réalité. Nul doute, le monde qu'ils découvrent est nouveau, de se présenter à eux, pour la première fois, sous forme d'une organisation signifiante.

Ce qui vaut pour le réel historique vaut pour tout réel, et Bouvard et Pécuchet pourraient tout aussi bien dire: «Sans l'imagination, le réel est défectueux.» D'ailleurs, de la lecture de Walter Scott à celle de Balzac, l'éblouissement ne subit aucune éclipse, et, pour leur être contemporain, le monde balzacien leur paraît tout aussi nouveau: «L'œuvre de Balzac les émerveilla, tout à la fois comme une Babylone et comme des grains de poussière sous le microscope. Dans les choses les plus banales des aspects nouveaux surgirent. Ils n'avaient pas soupçonné la vie moderne aussi profonde.»[13] Le soupçon ne leur était jamais venu qu'il y eût un monde sous le monde.

Walter Scott aurait-il disposé de plus d'informations? de plus de savoir? Balzac aurait-il eu la chance d'avoir un meilleur observatoire? d'en voir plus?

Ni l'un, ni l'autre. Tous deux sont simplement (mais précisément ce n'est pas si simple!) de meilleurs fabricants d'images, de meilleurs imagiers. La profondeur des choses est un effet de l'art perspectiviste de leurs représentations. L'éblouissement de Bouvard et de Pécuchet est de même nature que celui que l'on éprouve à la prise de conscience subite d'une évidence qui, jusque-là, avait échappé.

Tout comme le narrateur de *La Recherche du temps perdu*, Bouvard et Pécuchet *réalisent*. Ils prennent conscience de la réalité de ce qui leur semblait irréel, fantomatique: «Les hommes du passé, qui n'étaient pour eux que des fantômes ou des noms, devinrent des êtres vivants.» Et grand plaisir est pris à cette prise de conscience: plaisir de la (re)connaissance, plaisir de l'illusion; car le réel ainsi «réalisé» est un simulacre. Mais du réel connaît-on autre chose que des simulacres? Si l'activité cognitive est une modélisation, *le modèle est son objet réel*.

Pas besoin, donc, de diagnostiquer chez Bouvard et chez Pécuchet quelque perversion cratylienne, quelque confusion entre signes et choses, pour expliquer leur surprenante assurance de la conformité des représentations romanesques à leurs modèles, inconnus d'eux: «Sans connaître les modèles, ils trouvaient ces peintures ressemblantes.»

Ce phénomène de reconnaissance, sans connaissance première (du moins consciente), n'est pas non plus une *réminiscence*, une remontée à la mémoire d'un savoir enfoui comme il est raconté

dans le *Ménon*; ce n'est pas davantage un cas de *paramnésie*, l'effet d'un décalage entre le temps de la perception et celui de son enregistrement. La solution n'est à chercher ni du côté de Platon, ni du côté de Bergson, car ni l'un ni l'autre ne mettent en doute l'antériorité d'une représentation du réel qui s'est déposée comme savoir (image mentale) ou comme perception (image sensible).

Posons donc la question autrement. «Sans connaître les modèles, ils trouvaient ces peintures ressemblantes.» Ressemblantes à quoi? à ce qu'ils attendaient? à ce qu'elles doivent être? Cette ressemblance serait-elle un simple effet de la conformité du roman scottien au code du roman historique? une *vraisemblance* générique? Ceci supposerait en Bouvard et en Pécuchet un dépôt culturel, une idée de la loi du genre. Or tout, dans le texte, laisse à penser que c'est leur premier contact avec le roman historique, et qu'ils en ignorent si bien les règles, que ce sont d'elles qu'ils sont précisément en quête[14].

La lecture des romans historiques remplit bien une attente, mais qui n'a rien à voir (ou presque) avec ce qu'entend par là la théorie de la réception. Si Bouvard et Pécuchet se sentent comblés par le roman historique, c'est qu'ils y trouvent ce qu'ils cherchaient: *un monde qui ressemble à quelque chose* — car un monde animé par le principe de ressemblance est forcément un monde qui ressemble à quelque chose; et un monde qui ressemble à quelque chose est un monde qui a du sens, s'il est vrai qu'inversement, ce qui ne ressemble à rien n'a pas le sens commun!

Autre hypothèse: ces peintures sont si vivantes qu'elles n'ont pu qu'être calquées sur le vif. Le référent réel est ici déduit de la seule impression de vie communiquée par la représentation, reconstitué à partir d'elle, en fonction d'une idée reçue qui veut que toute copie (surtout vivante) ait un original (dans la vie).

Bouvard et Pécuchet ignorent que justement la vie n'est pas «vivante»; que «vivant» dénote, en matière de représentation, une impression de vie, laquelle est relative à l'idée qu'on s'en fait. Est dit «vivant» ce qui a les propriétés que l'on attribue généralement à la vie, en l'occurrence, et c'est affaire d'époque, la cohérence, la logique, le sens, l'ordre, l'organisation, etc. Toutes qualités du texte scottien, du moins pastiché par Flaubert! Choses et gens y sont à leur place, et il n'est jusqu'aux désordres météorologiques, pluie ou vent, qui ne fassent partie de l'ordre des choses. Tout y a l'air d'autant plus normal que tout y est normé par la mise en représentation. Ruse de la fiction qui prétend mimer le réel dans le geste même par lequel elle l'organise...

Pour Bouvard, ainsi que pour Pécuchet, la certitude de l'existence réelle (dans le réel) des modèles découle du saisissant effet de réalité des peintures. L'illusion réaliste les abuse au point de leur faire prendre l'effet pour la cause. Aussi ne s'interrogent-ils pas plus avant sur le phénomène de la représentation, dont le vecteur leur paraît tout naturellement orienté des modèles vers les peintures. Or, qu'en savent-ils, puisque leur expérience de lecteur est autre? Ce vecteur, ils ne l'ont parcouru qu'en sens inverse, effectuant une sorte de remontée des peintures à leurs modèles hypothétiques. Supposons que ce soit là le «bon» sens. Il s'ensuit que la représentation réaliste ressemble au réel, non parce qu'il est son référentiel, mais parce qu'il est son produit. Alors doit tomber le parapluie ontologique de toutes les philosophies de la référence!

A la faveur du postulat de la similitude et de l'identité, on a posé et l'existence d'un réel référentiel, et son aptitude à la représentation. Dès lors le réel pouvait s'interpréter à travers sa représentation, se lire en son miroir; et le schème organisationnel qui préside à toute représentation pouvait être pris pour son ordre même; la normalisation qu'on lui fait subir, pour sa norme; la régulation qu'on lui impose, pour sa loi. Pas étonnant que ce réel-là soit représentable, puisqu'il est déduit de sa représentation; ni qu'il soit connaissable, puisqu'il est un effet de la connaissance; ni qu'il soit rationnel puisqu'il est le produit de notre rationalité. Ce réel-là est celui auquel s'accroche ce qu'il reste de notre logocentrisme.

Et pourtant, «Bouvard finit par s'ennuyer de la répétition des mêmes effets»[15]: s'il nous plaît que le réel ressemble à quelque chose, il nous ennuie qu'il ressemble toujours à la même chose — ce «nous» ne comprenant pas quelques sémiologues que cela fascine...

Françoise GAILLARD.

NOTES

[1] Dans le domaine des sciences dites expérimentales c'est aujourd'hui plus qu'un soupçon, c'est une théorie, fondée non sur un relativisme sensoriel, mais sur le désordre moléculaire.

[2] Voir sur ce point notre étude: «Une inénarrable histoire», in *Nouvelles recherches sur Bouvard et Pécuchet*, SEDES/CDU, 1981.

[3] *Bouvard et Pécuchet*, chap. IV, p. 200, éd. présentée et établie par C. Gothot-Mersch, Folio, Gallimard, 1979. Toutes nos références seront par la suite tirées de cette édition.

[4] M. Merleau-Ponty: *Signes*, Gallimard 1960, p. 68.

[5] W. Iser: «La fiction en effet», in *Poétique* n° 39, sept. 1979.

[6] Flaubert: op. cit., chap. IV, p. 192.

[7] M. Serres: *L'Interférence*, éd. de Minuit, 1972.

[8] Flaubert: op. cit., chap. V, p. 201.

[9] J. J. Rousseau: *Les Confessions*, Pléiade, 1959, p. 9.

[10] J.P. Sartre: *Les Mots*, Gallimard, 1964, p. 58.

[11] C. Rosset: *Le Réel, traité de l'idiotie*, éd. de Minuit, 1977.

[12] M. Proust: *Du côté de chez Swann*, Le Livre de poche, 1954, p. 56.

[13] Flaubert: op. cit., chap. V, p. 205.

[14] Le code, dira-t-on, a pu se déposer en eux à leur insu, porté par le flux des idées reçues et du savoir ambiant; l'hypothèse, démentie par la lettre du texte, ne ruine cependant pas notre propos.

[15] Flaubert: op. cit., chap. V, p. 203.

F. G.